

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X
									<input checked="" type="checkbox"/>	
	12X		16X		20X		24X		28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

TROISIEME PARTIE.—MME VERDIER.

XI.

L'étranger eut aux lèvres une moue significative et répondit :

— Non... Je prendrai l'autre...

— Je ne saurais trop vous le conseiller... Les belles choses donnent toujours de la satisfaction, tandis qu'on regrette infailliblement d'avoir choisi les qualités inférieures... Cependant il en faut pour toutes les bourses... Vous m'avez parlé de vingt-cinq mètres, n'est ce pas ?

— Oui, madame...

— Monsieur, voulez-vous un bon conseil ?

— Pourquoi non ?

— Eh bien ! prenez la pièce entière... Un accident peut arriver, et le réassortiment serait très difficile... peut être même impossible...

— De combien est la pièce ?

— De trente mètres...

— Je la prends... enveloppez-la...

— Allez-vous donc, monsieur, vous charger de ce paquet ?...

— Parfaitement... il n'est pas lourd...

— On aurait pu vous éviter cette peine, monsieur... Si vous voulez je le ferai porter chez vous par une demoiselle de magasin...

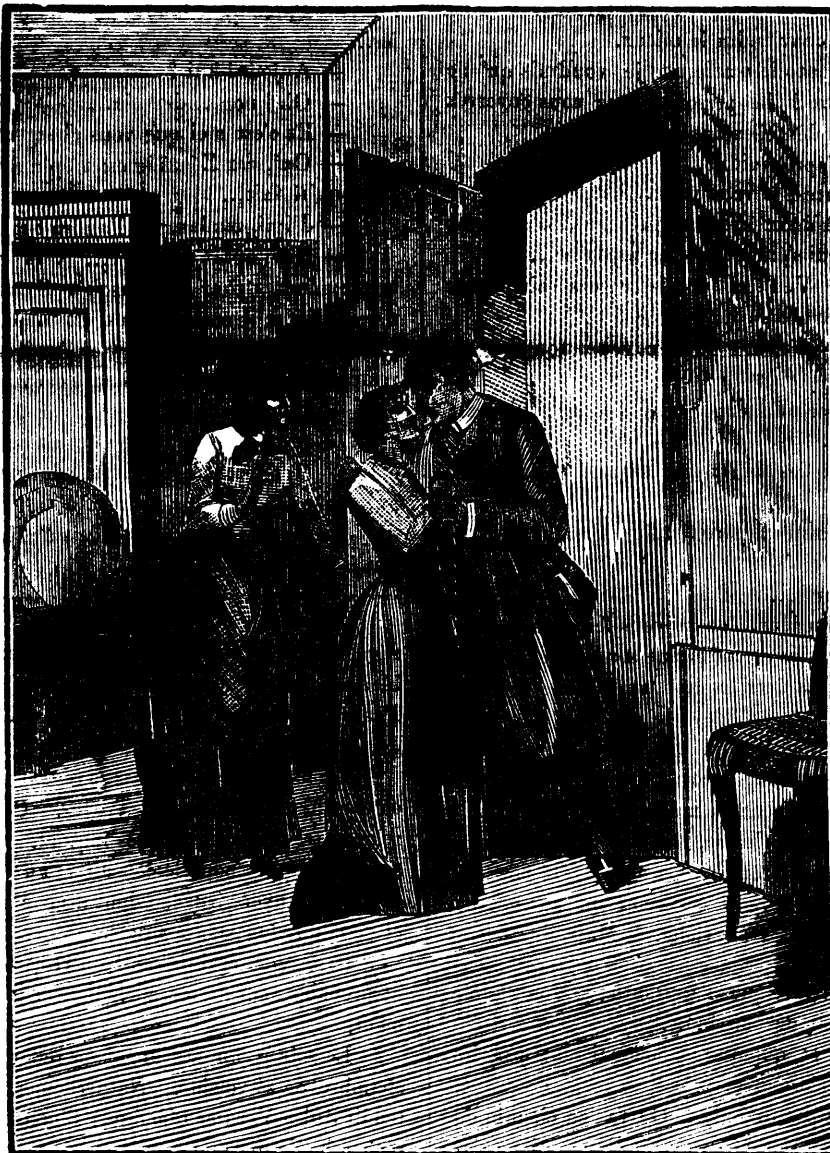
— Inutile... J'habite hors barrière et la course serait trop longue...

— Cela n'empêcherait point, monsieur... J'ai des clientes dans les environs de Paris... J'en ai à Saint Germain... j'en ai à

Versailles... et j'envoie chez elles les achats qu'elles ont bien voulu me faire...

— Je préfère emporter mon acquisition, madame...

— Comme vous voudrez, monsieur...



Tout en parlant, madame Laurier empaquetait solidement la dentelle et nouait une faveur rose autour du léger colis.

— Veuillez me faire une facture... poursuivit l'étranger.

— A l'instant...

La marchande passa à sa caisse et prit une facture en blanc.

— A quel nom, je vous prie ? poursuivit-elle.

— « Isidore Fradin, propriétaire, rue du cap, no 37, à Port-Créteil. »

Madame Laurier écrivit :

« Vendu à Monsieur Isidore Fradin, rue du Cap, 37, à Port-Créteil, trente mètres Malines à cinquante francs le mètre. — Total : QUINZE CENTS FRANCS. »

Elle colla un timbre, l'annula, et acquitta la facture.

— J'ai à vous donner ? demanda Léopold, que nos lecteurs ont reconnu sous son déguisement.

— Juste quinze cents francs, monsieur, répondit madame Laurier.

L'ex-réclusionnaire exhiba son portefeuille, l'ouvrit et en tira un certain nombre de billets de cents francs qu'il étala sur la tablette de la caisse en les comptant.

— Ah ! diable ! s'écria-t-il tout à coup, je vais être obligé, madame, d'accepter l'offre que vous me faisiez il y a un instant

— C'est donc vous... c'est bien vous !...

— Quelle offre, monsieur ?

— Celle d'opérer la livraison à mon domicile... Je m'aperçois qu'il me manque cent francs pour compléter la somme qui vous est due...

— Peu importe, monsieur... répliqua gracieusement la marchande. Prenez des dentelles... vous me payerez les cent francs demain ou un autre jour, quand vous passerez devant le magasin...

— Trop aimable, madame, mais je refuse... Il est contraire à mes principes d'emporter un objet quelconque sans l'avoir intégralement payé...

— Cependant, monsieur...

— N'insistez pas, je vous en prie...

— Puisqu'il en est ainsi, monsieur, on ira livrer chez vous. Mais pas aujourd'hui... Port-Créteil est loin et il se fait tard...

— Très bien, madame... à condition que vous enverrez demain sans faute...

— Oh ! sans faute, je vous le promets.

— A quelle heure ?

— A l'heure qui vous conviendra le mieux.

— Ma femme sera absente le matin, et je voudrais qu'elle fût de retour afin de remettre à la personne que vous enverrez une note relative à d'autres dentelles dont elle a besoin.

— On ira donc dans l'après-midi.

— Pas avant deux heures, je vous prie ..

— On sera chez vous à deux heures précises... J'enverrai ma demoiselle de magasin qui s'entendra avec madame...

— Vous m'obligerez... Veuillez encaisser ces cinq cents francs, à valoir...

— Mais, monsieur, à quoi bon ? Vous payerez tout ensemble...

— Je tiens à vous verser un acompte... Je serai plus sûr encore de votre exactitude...

Madame Laurier prit les billets de banque et en donna reçu.

Léopold mit ce reçu dans son portefeuille et salua la marchande en répétant :

— Demain, à deux heures...

— Soyez tranquille, monsieur... on ne vous fera point attendre... répondit madame Laurier reconduisant son nouveau client jusqu'à la porte qu'elle referma derrière lui, après une nouvelle révérence de la bonne école.

Zénaïde se demandait toujours où elle avait entendu une voix qui ressemblait beaucoup, sauf l'accent, à celle de cet étranger, mais elle interrogeait vainement sa mémoire.

— Si tu n'avais pas un gros rhume, lui dit la patronne, je t'aurais envoyée demain à Port-Créteil... Ça aurait été pour toi une jolie promenade, et tu aurais reçu certainement une gratification de ce monsieur qui paraît très riche... Mais il fait trop froid...

— Oh ! oui, madame... répliqua l'apprenti. Mon rhume pourrait se changer en fluxion de poitrine...

— Renée ira à ta place et, quoique ne connaissant pas les environs de Paris, elle saura s'orienter.

— Pardine !... ça n'est pas difficile... On va en chemin de fer jusqu'à la station et à la station on vous indique... il ne s'agit que d'avoir une langue.

Zénaïde ajouta tout bas :

— Eh bien, et le monsieur qui doit venir demain ! C'est celui-là qui va faire un nez en ne trouvant personne ! Oh ! là ! là ! quel chou blanc ! Ça n'est pas ma faute... Il voudra peut-

être recommencer un autre jour, et comme il aura besoin de mes petits services, ça sera pour moi tout bénéfice !...

Un fiacre s'arrêta au bord du trottoir, en face du magasin. Renée en descendit et rentra.

— C'est déjà fini ? s'écria la marchande.

— Oui, madame.

— Et vous avez touché ?...

— Partout.

— Combien de voiture ?...

— Juste deux heures !

— C'est affaire à vous, chère mignonne !... Vous menez lestement les choses !... A propos, quoique vous ne soyez point Parisienne est-ce que, par hasard, vous connaissez Port-Créteil ?

— Je le connais de nom, madame... Je sais que c'est du côté de Joinville-le-Pont...

— C'est cela... près de Saint-Maur-les-Fossés, mais de l'autre côté de l'eau...

— Pourquoi m'avez-vous demandé cela, madame ?...

— Parce qu'il faudra aller à Port-Créteil livrer des dentelles...

— Aujourd'hui ?

— Oh ! non... demain...

— Et c'est moi que vous chargerez de la livraison ?

— Oui, car Zénaïde est trop malade pour l'envoyer par le froid qu'il fait...

— J'irai, madame... Faudra-t-il partir dès le matin ?

— Non, après déjeuner... vers une heure. Le train met trente minutes pour aller jusqu'à Saint-Maur-les-Fossés où vous descendrez et il vous suffira d'une demi-heure pour faire le tour par le pont de Créteil et gagner l'endroit indiqué ! Vous y arriverez donc à deux heures... heure convenue...

— Bien, madame.

Le reste de la journée s'écoula sans amener le moindre incident. L'apprentie, se disant de plus en plus souffrante, fut autorisée par madame Laurier à partir dès la tombée de la nuit.

La servante ferma les volets à l'heure habituelle et l'on se mit à table pour dîner.

Jarrelonge était de retour à Paris depuis la veille. Il avait regagné son logement de la rue Beautreillis après avoir préalablement fait une pointe jusqu'à la rue de Picpus, espérant que Pascal Lantier serait revenu et qu'il pourrait avoir de lui l'adresse de Léopold.

Le bandit, nos lecteurs le savent déjà, ne pouvait trouver le constructeur, reparti pour Troyes. Cette absence rendait Jarrelonge très perplexe et très inquiet. Il avait soif de retrouver son ex-complice pour le consulter au sujet de l'incident de son voyage à Anvers, voyage dont il ne connaissait point le résultat et dont il redoutait les suites.

Sa grande crainte était qu'Oscar Loos, qu'il croyait vivant et probablement arrêté, ne le dénonçât en donnant son signalement.

Le soir venu, ses angoisses redoublèrent. On parlait dans la chambre de sa voisine. Naturellement il prêta l'oreille et il entendit Jules Verdier témoigner l'intention d'aller à Anvers à la recherche de son ami.

— Si le jeune homme n'a pas donné de ses nouvelles, c'est qu'il est mort... pensa le misérable. De ce côté je n'ai pas grand-chose à craindre ; mais, si l'olibrius qui cause en ce moment donne suite à son projet, Oscar Loos ne manquera pas de parler, et je serai fichu ! !...

L'idée lui vint de quitter Paris avec le peu d'argent qu'il possédait, et d'aller vivre à l'étranger ; il se coucha, s'endormit et, quand il se réveilla au point du jour, il était à peu près décidé à partir.

La visite de Zirza à Ronéo, le matin, modifia complètement sa résolution. La blonde Isabelle venait apprendre à son ami le brusque départ de Jules Verdier pour Poitiers.

Jarrelonge, aux écoutes, ne perdit pas un mot de l'entretien des deux jeunes filles. Puisque l'étudiant en médecine n'allait point à Anvers le péril diminuait, et il devenait possible d'attendre sans imprudence le retour de Pascal Lantier qui le mettrait, selon toute apparence, sur la piste de Léopold.

De tout le jour le libéré ne quitta point sa chambre. A six heures il descendit pour dîner, et à huit heures il remonta chez lui.

Après avoir pansé et bandé sa main dont la blessure se cicatrisait le mieux du monde, il se mit au lit, mais ne put dormir tant sa préoccupation était forte.

Le lit, placé dans un angle, était adossé à la cloison qui séparait le logement de Renée de celui du bandit. Jarrelonge couché percevait donc le moindre bruit se produisant dans la chambre de sa voisine. Il entendit la fille de Marguerite ouvrir sa porte, entrer chez elle et allumer le feu tout préparé dans sa cheminée.

— Je me souviens... pensa-t-il. L'autre donzelle lui a dit qu'elle viendrait ce soir, et elle l'attend... Sans sortir de mon lit où je suis au chaud, je vais savoir ce qui se passe... J'ai bigrement bien fait de ne pas m'endormir...

Et le misérable, se soulevant un peu sur son coude, prêta l'oreille.

Un bruit de pas retentit dans le couloir. On frappa doucement à la porte de Renée. La jeune fille courut ouvrir.

— Eh bien ! chérie ? lui demanda Zirza en entrant.

— Rien... hélas !... toujours rien !... répondit Renée dont les larmes longtemps contenues jaillirent.

— Rien non plus rue de l'École-de-Médecine...

— Ah ! balbutia la fille de Marguerite avec des sanglots, il est arrivé un malheur... je le prévoyais... je le pressentais... Tout m'abandonne et tout m'écrase... Après une enfance abandonnée, pleine de tristesse et pleine de pleurs, je me rattachais à la vie par mon amour... cet amour se brise... et c'est à cause de moi que Paul s'est aventuré dans une folle recherche où il devait trouver la mort.

— La mort ! répéta la blonde Zirza. Rien ne prouve qu'il soit mort...

— Mes pressentiments me l'affirment...

— Ne désespérons pas... Nos craintes sont absurdes sans doute... Avant de partir Paul avait dit : — « J'irai au bout du monde, s'il le faut, pour retrouver cet homme ! » Qui sait si, ne le trouvant plus à Anvers, il ne s'acharne pas à le poursuivre... au bout du monde ?...

Renée secoua mélancoliquement la tête.

— Il aurait écrit... murmura-t-elle.

— En a-t-il eu le temps ? répliqua Zirza la blonde.

— Il faut bien peu de temps pour envoyer une dépêche au télégraphe...

— Une dépêche peut s'égarer...

— Le crois-tu réellement ? demanda la fille de Marguerite en regardant son amie bien en face.

Madame Verdier baissa la tête sans répondre. Renée avait raison, elle le sentait bien.

Sachant que Paul aimait, ou plutôt adorait sa fiancée, et ne pouvant deviner la cause si simple de son silence, elle attribuait ce silence à une catastrophe, et l'expliquer autrement semblait impossible.

La fille de Marguerite cacha dans ses deux mains son visage baigné de larmes, et balbutia avec désespoir :

— Mon Dieu... mon Dieu... n'auriez-vous pas dû plutôt me laisser mourir !...

— Renée, tu blasphèmes !

— Ah ! je voudrais dormir à jamais au fond de la rivière où l'on m'avait jetée... Je porte malheur à ceux que j'aime...

Les sanglots de la pauvre enfant éclatèrent. Jarrelonge pensait en ricannant :

— Très pathétique, la petite ! il me semble entendre le cinquième acte d'un « mélo » très corsé !... D'ailleurs elle a raison... Moi aussi je voudrais bien qu'elle soit au fond de la Seine... Ça éviterait bigrement des complications...

Et, cédant à la force de l'habitude, il fredonna entre ses dents :

Nous voici bientôt sur le pont.
La faridondaine, la faridondon,
Sur le pont de Bercey,
O'est ici...
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Ronéo pleurait toujours. Soudain ses larmes tarirent. Elle tressaillit comme si elle venait de recevoir une violente secousse électrique et, appuyant la main sur son cœur dont les battements l'étouffaient, elle prêta l'oreille.

— Qu'as-tu, chérie ? lui demanda vivement Zirza.

— Ecoute... écoute... fit Renée. Entends-tu ?...

— J'entends des pas dans l'escalier... dit Mme Verdier au bout d'une seconde.

Renée, dont le corps tremblait, était devenu pâle comme une morte.

— Oui... des pas... répéta-t-elle d'une voix à peine distincte tant l'émotion en brisait les cordes, ces pas, je les reconnais... c'est lui ! ! Zirza... Zirza... je te dis que c'est lui !... c'est Paul...

— Paul !... s'écria Zirza la blonde, en courant ouvrir la porte.

Jarrelonge avait fait sur son lit un véritable saut de carpe.

— Que disent elles donc ? se demanda-t-il avec épouvante. Ces pécores sont folles !

Et il écouta de nouveau, haletant, la sueur aux tempes. Il entendit des pas, lui aussi...

Ces pas se rapprochaient... Bientôt ils résonnèrent dans le couloir.

Renée, appuyée contre un meuble et presque paralysée par une immense joie succédant à un immense désespoir, ne pouvait faire un mouvement.

— O'est lui !... cria Zirza c'est lui ! !...

La fille de Marguerite ne respirait plus.

Paul franchit le seuil, bondit vers Renée, la prit dans ses bras, la souleva comme un enfant, la pressa contre sa poitrine et couvrit de baisers son front et ses cheveux.

Zirza riait et pleurait à la fois. Jarrelonge, les doigts crispés sous ses couvertures, était effrayant de rage et d'effroi.

— Lui, vivant ! Lui, ici ! se disait-il. Tonnerre du diable, c'est jouer de malheur ! Tout est donc à refaire !

Après le premier moment d'ivresse, Renée murmura en serrant les mains de Paul :

— C'est donc vous... c'est bien vous !...

— Oui, chère Renée, c'est moi... répondit l'étudiant, et je vous apporte le bonheur.

— Quo le diable l'étranglo ! pensa Jarrelonge.

— Le bonheur, c'est votre retour, dit Renée, car j'ai cruellement souffert de votre silence...

— Mon silence ? répéta Paul très surpris.

— Sans doute... Ni un mot, ni une dépêche... c'était mal...

— Mais j'ai télégraphié depuis Anvers...

— A mon adresse ?

— Oui...

— Jo n'ai rien reçu...

— Tu vois donc que j'avais raison, et qu'une dépêche peut s'égarer !... s'écria Zirza triomphante.

— Ah ! pauvre chère Renée, reprit l'étudiant, je comprends bien votre inquiétude à présent.

— C'était plus que de l'inquiétude, c'était une agonie d'angoisse... répliqua la fille de Marguerite. J'avais fait un rêve effroyable... un rêve qui m'épouvantait si fort que je n'ai pas osé en parler à Zirza... Jo vous avait vu tomber sous les coups des assassins...

Paul fit un geste de surprise.

— Vous avez rêvé cela ? s'écria-t-il.

— Oui... et ce rêve avait un si grand enchet de réalité que je vous croyais mort...

— Eh bien, ce rêve était un avertissement de Dieu...

— Vous avez été attaqué ? demanda Isabelle en frissonnant.

— Parfaitement bien, et assassiné aux trois quarts d'un coup de bâton sur la tête.

— Mon Dieu !

— Le couteau s'est mis ensuite de la partie ; mais, voyez le retour imprévu des choses d'ici-bas, ce qui devait m'achever a été pour moi la chose du monde la plus heureuse... Un joli coup de couteau qui ne m'atteignit pas faisait tomber entre mes mains les papiers après lesquels je courais...

— Les papiers qui me concernent ? demanda Renée hâlante.

— Oui, chère enfant ; la lettre que madame Ursule devait vous remettre à Paris en vous reconduisant chez la personne qui vous révèlera les secrets du passé et vous ouvrira les portes de l'avenir...

— Cette lettre ! vous avez cette lettre ? demandèrent à la fois la fille de Marguerite et Zirza.

— Oui, répondit Paul en tirant deux lettres de sa poche. La voici... Elle est adressée à monsieur Emile Auguy, notaire, 18, rue des Pyramides.

— Dieu est donc juste ! s'écria Renée avec un indicible élan d'amour filial ; je vais enfin retrouver ma mère...

— Et l'autre lettre ? fit Isabelle.

— Celle qui attirait madame Ursule dans le piège où elle est tombée... et jamais traquenard ne fut plus habilement tendu... Lisez...

Renée prit la lettre et la dévora des yeux. Zirza lisait pardessus son épaule.

— Mais c'est épouvantable, cela ! s'écria la fille de Marguerite avec indignation quand elle eut fini. Et cette lettre porte la signature du notaire auquel est adressée celle-ci...

— Demain tous ces mystères nous seront expliqués, et la lumière se fera certainement au milieu des ténèbres...

— Comment ces deux lettres sont-elles arrivées en votre possession ?

Paul raconta le drame d'Anvers, que nos lecteurs connaissent déjà. Les jeunes filles frissonnaient d'épouvante en écoutant ce lugubre récit.

— Dieu vous a protégés, cher Paul, balbutia Renée, mais vous deviez succomber cent fois pour une, et vous avez été blessés...

— Ma blessure n'avait rien de bien grave... la preuve c'est que je suis guéri, et je ne pense plus qu'à votre joie, à votre avenir... Je devrais dire : à « notre » avenir, puisque tout doit être commun entre nous dans la vie...

Demain, je vous conduirai chez M. Auguy avec la lettre que voici, il nous expliquera comment sa signature se trouve au bas de l'autre lettre...

— Quo sont devenus les misérables qui vous attaquaient ? demanda Zirza la blonde.

— Celui contre qui j'ai tiré deux coups de revolver, mais sans l'atteindre sérieusement, a pris la fuite... répondit Paul.

— Et, l'autre ?... Cet Oscar Loos ?

— Mort...

— Mort !... répétèrent les jeunes femmes stupéfaites.

Le mot qu'elles venaient de prononcer, une troisième personne le murmurait entre ses dents.

C'était Jarrelonge qui n'avait cessé de trembler comme la feuille pendant le récit de l'étudiant. Il éprouvait en ce moment un soulagement inouï.

Oscar Loos, mort sans avoir parlé, rendait pour lui l'impunité certaine. Le calme lui revint et il écouta de plus belle.

— Est ce que vous avez tué ce misérable ? reprit Zirza.

— Non... Dieu s'en est chargé...

— Comment ?...

Paul compléta, en très peu de mots, le récit de ses aventures à Anvers.

— Décidément le ciel est juste... balbutia Renée en joignant les mains avec un mouvement de reconnaissance.

— Mais oui, certainement, le ciel est juste ! appuya Zirza. Je n'en ai jamais douté !... Il n'en faut pas moins penser au repos... Paul doit être brisé de fatigue... Il a grand besoin de sommeil et va regagner la rue de l'École-de-Médecine...

— Je prendrai une voiture et nous nous en irons ensemble, ma chère Zirza, puisque nous habitons la même maison... répliqua l'étudiant en médecine.

— Non, mon ami, fit la blonde Zirza, je resterai ici, ce soir, avec Renée...

— Sérieusement ?

— Très sérieusement...

— Et que dira Jules ?

— Il ne dira rien, par l'excellente raison qu'il n'est pas à Paris...

— Où donc est-il ?

— A Poitiers... appelé par dépêche...

— Rien de fâcheux, j'espère ?...

— Une mauvaise nouvelle, au contraire... l'état de sa mère est assez grave pour nécessiter sa présence immédiate. et il est parti la nuit dernière...

— Pauvre ami !... je le plains de tout mon cœur.

— Si vous trouviez à la maison un télégramme de lui pour moi, je vous autorise à le prendre et à le déchiffrer.

— Alors, je pars... Demain, chère Renée, je viendrai vous prendre pour vous conduire chez le notaire...

— A quelle heure ? demanda la fille de Marguerite.

— A dix heures du matin...

— Mais madame Laurier a besoin de moi, et je ne voudrais pas mettre dans l'embarras cette excellente femme... Comment donc faire ?

— Nous causerons de cela toutes les deux, interrompit Zirza; et nous trouverons un biais.

— Bonsoir, Renée... dit Paul en tendant les deux mains à sa fiancée qui les prit et les serra doucement.

— Bonsoir, Paul...

— Êtes-vous heureuse ?

— Oh ! oui... bien heureuse...

— Et vous m'aimez ?

— Je vous aime...

Un long et chaste baiser sur le front de Renée termina l'entretien, puis l'étudiant se retira, éclairé par Isabelle.

Celle-ci remonta au bout de quelques secondes, ferma la porte, et le silence régna bientôt dans le logement contigu à celui de Jarrelonge.

Le bandit restait sous le coup de ce qu'il venait d'apprendre d'une façon si peu prévue...

— Au fond de tout cela quel mystère ! se disait-il. En voilà une bouteille à l'encre !...

« Pourquoi voulait-on se défaire de cette jeune fille ? Quelle raison rendait sa mort nécessaire à certaines gens ? J'ai agi comme un parfait crétin, moi ! Je me suis laissé rouler, en disant : « Grand merci !... »

« Il doit y avoir des millions en jeu, dans cette affaire, et on ne m'a seulement pas donné mille écus, à moi qui m'exposais le plus et qui travaillais pour les autres !... »

« Positivement l'ami Léopold est une fameuse canaille ! Je m'en doutais déjà, à présent j'en suis sûr ! J'ai bien envie de ne plus m'occuper de lui et de le laisser patauger dans le macadam tout à son aise.

« Oui, mais s'il est pincé et s'il « mange le morceau ? » Oserait-il le faire ?

« Ma foi, je ne m'y fie que bien juste, et s'il parlait j'aurais tout à craindre quoique Oscar Loos soit mort dans la neige. Ça ne m'empêcherait pas d'être pincé très bien pour l'anecdote du pont de Bercy et pour celle de madame Ursule.

« Allons, allons, mon bon Jarrelonge, demain, dans la journée, tu t'occuperas de tes affaires... Ton voyage à l'étranger revient sur l'eau, mon petit Jarrelonge... Tu fileras en Italie, ou en Suisse, ou en Prusse... ou bien en Amérique. Rien ne t'empêchera de faire un choix, et même aller un peu partout... »

« Ça t'embêtera de quitter Paris, mon pauvre Jarrelonge, mais qu'est-ce que tu veux, ma vieille, il faut se faire une raison et la capitale n'est plus sûre pour toi... »

« Demain soir tu prendras le train... Tu as des papiers bien en règle... tu en as même de rechange... Tu laissera ici ton mobilier en prévenant que tu vas en voyage et si, de l'autre côté de la frontière, tu vois par les journaux que tout va bien et qu'il n'est pas question de toi, tu reviendras... Ce sera le plus sage.

Jarrelonge se retourna dans son lit, et murmura en forme de conclusion :

— Faut que je sois rudement idiot tout de même pour m'être laissé monter le cou par cette fripouille de Léopold ! ! Mais patience, un jour ou l'autre je lui revaudrai ça !...

Puis le bandit ferma les yeux et s'endormit d'un profond sommeil.

Les deux jeunes filles furent debout presque à la pointe du jour. A huit heures et demie, après un assez long entretien,

elles descendirent ensemble et se rendirent, boulevard Beaumarchais, au magasin de madame Laurier.

La servante venait d'enlever les volets.

Zénaïde n'était point arrivée.

— Si son rhume a grossi depuis hier, cette petite douillette est capable de ne pas venir ! se disait la patronne, et il y a tant d'ouvrage pour aujourd'hui !... ce serait comme un fait exprès !

Bref, la bonne madame Laurier était de fort méchante humeur, ce qui lui arrivait rarement, nous le savons, et elle reçut les deux amies en grommelant contre l'apprentie...

— Cela se trouve bien mal, en effet, madame, répondit Renée à ses doléances, car je viens vous prévenir qu'une nécessité impérieuse me force à m'absenter aujourd'hui du magasin...

Madame Laurier, prise d'une stupeur, laissa tomber ses bras le longs de son corps.

— Vous absenter aujourd'hui du magasin !... répéta-t-elle d'une voix gémissante. Voyons, mignonne, vous n'y pensez pas !... L'apprentie n'est pas là, vous le voyez, et vous savez aussi bien que moi qu'il y a des courses à faire...

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

XIV

JEAN DEBACLE.

Je voulais savoir ce que c'était que de coucher dans des draps fins sous des rideaux de soie... Je rêvais de voir ma femme et ma fille attifées en grandes dames... Je n'ai cherché en me jetant dans le parti de la Commune, ni le triomphe des idées, ni des besoins de liberté. Je voulais jouir de tout ce que l'argent procure ; me vautrer dans des orgies, prendre de vive force la place de ceux que j'avais enviés, voilà tout. Mais ce que je désirais m'avait été promis.

Des hommes ayant la confiance du peuple écrivaient dans les journaux que nous lisions le soir, des pages dont chaque ligne nous entrait dans le cerveau, faisant bouillonner les idées et nous montant les nerfs. Nous nous réunissions vingt à trente dans les salles d'un caboulot. L'un de nous lisait, on discutait ensuite. Les plus hardis proposaient d'écrire au journaliste pour lui exposer les vues et les besoins de l'ouvrier.

Quel temps ! La guerre finissait à peine. On avait pendant le siège souffert de la faim et du froid, et voilà qu'une autre lutte commençait, plus terrible : entre voisins, entre frères... Français contre Français... Je me rends compte de tout, maintenant.

Alors, je ne pouvais pas, j'avais la fièvre dans le sang. Je me grisais comme les autres, de paroles, de bruit, de désirs fous.. On courait aux clubs, les orateurs parlaient ; ceux-là aussi se disaient les amis du peuple et lui répétaient : « C'est à ton tour d'être le premier, nous sommes avec toi ! » La foule battait des mains, on portait le tribun en triomphe. On le reconnaissait pour chef, pour maître ; son nom devenait un ralliement. Il serait nos mains noires avec ses mains blanches, et c'étaient des attendrissements et des enthousiasmes ! Tonnerre ! étions-nous bêtes ! Mais dans ce temps-là, nous croyions qu'il s'agissait de faire triompher un principe !

La fièvre allait grandissant. On parla de vengeance. On nous répéta que puisqu'il n'y avait plus d'Empereur, il n'était pas nécessaire de garder de palais ; on abolissait Dieu, il ne fallait plus d'églises. Paris avait été souillé par les ennemis du peuple, on pouvait brûler Paris !

C'est loin, et tenez, il me semble que cela se passait hier. Je revenais de ces réunions la tête en feu, en attendant l'heure où j'aurais ma part de célébrité. Dans cette espérance, j'installai ma femme et ma fille dans un appartement abandonné par ses maîtres ; nous bûmes les vins de la cave, nous couchâmes dans les lits de soie, nous nous servions d'assiette d'argent avec des armes.

Je battis ma femme pour l'obliger à revêtir les robes de ve-lours et de soie restées dans la garde-robe. Piller me semblait un droit. Nous trouvions encore que rien ne marchait assez vite.

L'armée de Versailles avançait, nous comprenions que nous finirions par être battus. Mais quand ces idées nous venaient, les chefs du parti, journalistes, avocats, nous affirmaient le contraire.

Pour nous occuper, pour nous prouver qu'on rendait la justice en notre nom, on jugeait, on fusillait ceux qu'on disait être nos ennemis... Nous assistions à des arrestations journalières, nous suivîmes par bandes ceux qu'on traîna rue Haxo et ailleurs, chantant la « Marseillaise », et nous estimant heureux et vengés ! On parla de piller, puis de brûler les églises. Nous y campions depuis longtemps. Pendant la nuit on y faisait des orgies.

Les soldats de Versailles avançaient toujours. On avait beau se battre, les fédérés comprenaient qu'ils ne tiendraient pas... Quelle rage ! nous allions nous trouver à la merci des « soldats de l'ordre » sans avoir atteint notre but : être riches pour toute la vie, et jouir des biens dont nous aurions dépossédé les autres !

Il restait bien encore parmi nous des chefs, mais les plus habiles avaient quitté Paris après la signature de la paix. Ils savaient d'avance comment finirait la lutte et ne voulaient pas être pris au milieu de ceux qu'ils avaient entraînés.

C'est à ceux-là que j'en veux davantage. Ils joignaient la lâcheté au mensonge ! Ils nous entraînaient pour nous abandonner ensuite. Ah ! vraiment ils se souciaient bien de nous ! Il leur fallait nos bras, notre sang, notre force pour se créer un nom et devenir populaires ! mais après ?

Après ! Le nom fait, la réputation fondée, ils nous rejetèrent dans le sang et la boue et nous rendèrent sans pudeur. Les derniers jours, vous le savez, vous y étiez... Moi je voulais être tué plutôt que pris... Je brûlai, j'aidai à incendier les Tuileries et la Cour des Comptes. Il me fallait du sang et du feu pour la fin de cette bataille.

On me garrotta sur une barricade... J'étais blessé au bras et au côté... Je crachais l'insulte aux soldats en défendant une loque rouge... On me soigna, on me guérit ; puis on me jugea, et je fus condamné... Non pas seul, avec des centaines de compagnons entraînés comme moi.

Et c'est alors que plus d'un jura de se venger de ceux qui ne tentaient pas même de nous défendre. Ma femme et ma fille me retrouvèrent à Versailles, elles manquaient de pain et de souilliers. Balsamie était malade, sa mère épuisée. Je les quittai en me demandant si je les reverrais, et je partis pour Nouméa...

Là ! Oh ! là je ne vous dis point ce qui se passa ; à quoi bon ! Je m'en allais affolé de rage ; quand cette crise s'éteignait,

elle fit place à une haine froide, réfléchie. Je rassemblai toutes mes forces pour vivre. Je voulais me venger. J'ai vécu avec cette idée fixe, terrible, frapper un jour ceux qui m'ont trompé.

Atteindre au cœur ceux qui mentaient en jurant qu'ils voulaient leur vie à l'amélioration du sort de l'ouvrier, et qui n'ont rien fait pour le rendre moins dur. Démasquer les ambitieux qui se sont fait un marchepied de notre sottise, les mettre en face des meurtres commis, des ruines consommées, leur crier : « Voilà votre ouvrage ! » et frapper.

Langlois répondit après un moment de silence :

— Beaucoup pense comme toi au sujet des hommes qui après s'être créés un nom à nos dépens, sont maintenant députés ou ministres. Mais à quoi serviraient ces revendications ? Serions-nous les plus forts ? Taisons-nous, Jean ! Seulement, si l'occasion se présente de nouveau, réclamons nos droits nous-mêmes et ne chargeons personne de porter pour nous la parole.

— C'est vrai ! fit Marcel, d'une voix sombre, l'ouvrier sera toujours ouvrier, vois-tu. Un ordo la faim, et tu souffres dou-leurs ! A quoi cela servira-t-il de nous plaindre ? Est-ce qu'on ne croit pas avoir assez fait pour ceux qui reviennent de l'étranger ?

— Que trouverai-je en rentrant chez moi ? reprit Désbâcle. Ai-je un foyer, une famille ? Il y a si longtemps que je n'ai eu de nouvelle de ma femme, de ma fille ! C'est ma faute, j'ai cessé d'écrire ! Qui sait où elles sont maintenant ? Ont-elles pu vivre avec leur aiguille ? La maladie les a-t-elle prises ou tuées ? J'ai hâte de le savoir, et cependant la peur me prend à l'idée de m'informer de ce qu'elles sont devenues. Pour un grand nombre de gens, c'était une mauvaise recommandation d'avoir un mari et un père à Nouméa. Personne ne t'a parlé de Marthe ni de Balsamie ? Langlois.

— Personne, répondit l'ouvrier.

— Ni à toi, Marcel ?

Celui-ci secoua la tête sans répondre.

— Serez-vous avec moi ? reprit Jean Désbâcle.

— Pour réclamer nos droits, oui, répondit Langlois.

— Pour nous venger.

— De qui ?

— De Lucien Valgras, répondit Désbâcle d'une voix sourde.

— Ça, répondit Langlois, ce serait un assassinat. Mauvais moyen, mon vieux. Je ne sais pas si l'heure d'une revanche et d'une seconde Commune sonnera jamais ; si elle vient j'en profiterai peut-être comme les autres, mais avant ce moment-là je n'entreprendrai rien ! rien ! Isolément nous sommes impuissants !

— Ah ! dit Jean Désbâcle, tu t'es amolli comme les autres.

— Je n'ai peut-être pas les mêmes motifs de haine que toi. Si j'ai un conseil à te donner, c'est de garder le silence sur ta haine comme sur tes projets. Tu te rendrais suspect. Para ceux qui reviennent un bon nombre à l'intention de ne jamais plus s'occuper de politique, tes anciens camarades te redouteraient, et qui sait, dans la crainte de se compromettre...

— Ils me dénonceraient, voilà ce que tu veux dire.

— Je ne vais pas jusque-là.

— Tu as raison, je me tairai, et j'attendrai l'heure.

— Cherche ta femme et ta fille, tâche de leur faire oublier ce qu'elles ont souffert. Tu pourras t'associer aux camarades parler dans les réunions, donner tes idées, mais pour le moment les tentatives seraient stériles.

— J'attendrai mon heure, sinon celle des autres. Qu'est devenu Jean Claude ?

— Mort à l'Hôpital.

— Mathurin Goby ?

— Parti pour l'Amérique avec sa femme et ses six enfants.

— Jourdain ?

— En prison pour vol qualifié...

Débâcle baissa la tête. L'eau-de-vie buo le grisait terriblement. Il essaya de lâcher quelques diatribes, il jura de nouveau que Valgras ne périrait que de sa main, puis dompté par l'ivresse, il allongea ses bras sur la table et s'endormit.

Ses camarades commencèrent une partie de cartes.

Le soir, ils soupèrent ensemble.

Débâcle, incapable de se soutenir, fut emmené par Marcel dans un méchant garni.

Quand il s'éveilla le lendemain matin il gardait à peine conscience de ce qui s'était passé.

Après avoir remercié Marcel, s'être enquis du cabaret où on le trouvait en compagnie de Langlois, il annonça qu'il allait se mettre à la recherche de sa femme et de sa fille, et quitta le cabinet de son camarade.

Il se rendit en effet sur les hauteurs de la rue Mouffetard qu'il habitait avant la guerre, et chercha son ancienne maison. Plusieurs fois il passa devant sans la reconnaître; les numéros avaient été changés, par suite de l'érection de nouveaux immeubles; la façade blanchie, les croisées peintes lui donnaient un air respectable. La nouvelle concierge ne comprit pas même ce qu'il voulait dire quand il prononça les noms de celles dont il avait perdu la trace.

Alors il erra chez les petits fournisseurs s'informant de boutique en boutique. On se contentait de secouer la tête. Dix années effacent tant de choses !

Cependant à la fenêtre d'un rez-de-chaussée occupé par une blanchisseuse, ayant reconnu une pauvre fille bossue qui y passait ses journées, même au temps où il demeurait dans ce quartier, il s'approcha de la croisée ouverte, et parla à la petite bossue. Cello-ci le regardait avec ses grands yeux tristes, baissant la tête de temps à autre, comme pour confirmer ce qu'il disait.

— Oui, répondit-elle enfa d'une voix dolente, je me souviens de Marthe qui était si douce, de Balsamie qui était si belle... Chaque matin elles passaient devant ma fenêtre, et je crois bien qu'elles le faisaient par amitié, comprenant que ma vie était triste... Après la guerre et les malheurs qui suivirent, je les vis moins souvent, votre femme avait les yeux rouges et l'enfant pleurait...

Jamais elles ne parlaient de leurs soucis ni de leurs affaires, mais on devinait vite la vérité... Les robes s'frangeaient, c'était la misère... Elles gardaient leur chambre cependant... Un jour le propriétaire les chassa... Marthe s'enfuit, un petit paquet à la main. En passant devant la fenêtre elle s'arrêta :

— Je regrettais de ne plus vous voir, me dit-elle, mais je change de quartier. Une ancienne voisine a pitié de moi, elle m'offre de partager sa chambre...

— Où allez-vous demeurer, Marthe ?

— Rue Maubert, numéro 10.

— Rappelez-vous que je vous aimais bien; si vous le pouvez, amenez-moi Balsamie de temps en temps.

Elle me le promit, et cependant jamais je ne l'ai revue.

— Merci, répondit Jean Débâcle, je cours place Maubert.

A l'adresse indiquée il trouva une vieille créature balayant une cour infecte, et lui demanda si Marthe Débâcle logeait tous les jours dans sa maison.

— Il y a beau jeu qu'on lui a signifié son congé, répondit la portière d'un air rogue. Monsieur n'aime pas les non-valeurs. Tant qu'elle a payé ça a bien marché... De fait, elle n'a jamais payé personnellement... Une vieille chiffonnière la logeait par charité. Quand elle est morte laissant pour toute fortune sa hotte et son crochet, Marthe Débâcle était malade. On l'emmena un matin à l'hôpital, et depuis je n'ai pas eu de ses nouvelles.

— Savez-vous à quel hospice elle fut soignée ?

— Non, répondit la mégère.

Elle donna un furieux coup de balai dans un tas d'ordures, comme si elle voulait chasser plus vite le malheureux qui se tenait pantelant devant elle, la tête baissée, les yeux rouges. Jean s'éloigna lentement. Que faire ? Il alla d'un hospice à l'autre, interrogeant, cherchant. Il apprit enfin que Marthe Débâcle était en 1876 restée deux mois à l'hospice de la Pitié, et qu'elle en était partie sans qu'on sût où elle allait et ce qu'elle comptait faire.

Désormais Jean avait perdu sa trace, il devenait inutile de chercher davantage. Les rares amis qu'il retrouva ne l'avaient jamais revue depuis les événements de la guerre et de la Commune. Peut-être était-elle morte de misère au coin d'une rue, et l'avait-on jetée dans la fosse commune. Il se trouvait seul, en face d'un passé maudit, et d'un avenir gros de haine.

Il avait employé une semaine en démarches infructueuses, et pendant ce temps il grossissait une note chez le marchand de vin.

Il fallait prendre un parti et gagner de quoi manger.

Seulement Jean ne voulait plus travailler tous les jours de la semaine.

Il comptait réserver une partie de son temps pour ce qu'il appelait ses affaires.

Il s'informerait, lirait les journaux, chercherait des alliés, sinon des complices, et aviserait au moyen de se venger de l'homme qu'il rendait responsable de toutes les calamités qui s'étaient succédées dans sa vie. Il ne disait point qu'il avait bien plus obéi à ses passions, qu'il n'avait suivi de dangereux conseils. Il oubliait que Marthe négligée, battue, pleurait souvent, en serrant son enfant dans ses bras. Il ne voulait plus se souvenir que maintes fois il répéta à la malheureuse créature que la vie à deux lui était à charge, et qu'elle partirait si elle n'était pas lâche.

Elle restait, cependant, courbant le dos sous les coups, se demandant ce qu'elle deviendrait avec l'enfant chétif si elle quittait son foyer misérable. Il se rappelait seulement qu'il comptait la retrouver à son retour en France, et cette malheureuse lui manquait à cette heure plus qu'il n'aurait pu l'exprimer. Et sa fille ? Elle devait être grande maintenant, à moins qu'elle eût disparu comme la mère, dans le même abîme de misère et de douleurs.

Pendant une semaine Jean Débâcle retourna son chagrin dans sa pensée, comme on fait du fer dans une plaie; puis par un effet violent il s'efforça de chasser ces fantômes.

Il exerçait le métier de manouvrier, et gagnait assez d'argent pour vivre.

Des semaines, des mois passèrent, pendant lesquels Débâcle se lia avec quelques uns de ceux que le parti populaire considérait comme des meneurs.

On savait qu'on pouvait compter sur lui, et bientôt il exerça une certaine influence dans les groupes de ceux qui rêvaient une nouvelle révolution sociale, et à qui le sang versé pendant la première Commune ne suffisait pas.

Fidèle à son principe, Jean laissait éclater une haine féroce contre les hommes qui, au retour de Nouméa retrouvaient une situation, une fortune, s'embourgeoisaient dans l'aisance d'un héritage inattendu, ou recommençaient dans les journaux des articles semblables à ceux qui l'avaient perdu lui et tant d'autres.

S'il avait été élevé par une mère chrétienne, le souvenir du passé aurait peut-être amené en lui le remords ; mais grandi sur le pavé, sans directisme, sans foi religieuse, au lieu de se jeter dans le repentir, il se voua à une œuvre damnée. Il eut pour but unique de démasquer les soi-disant amis du peuple, et en supprimer quelques-uns s'il le pouvait, dût-il payer sa vengeance de sa vie.

Vraiment ses camarades étaient trop bêtes de garder confiance dans ces orateurs de clubs, dans ces journalistes brillants de santé, entourés d'un luxe honteux. Il s'allait une bonne fois jeter à bas l'idole, éclairer les masses et sauver ceux qui donnaient encore dans les pièges qu'on leur tendait.

Débâcle assistait à toutes les réunions, mangeait à tous les banquets, parlait dans tous les clubs. Il regrettait amèrement que dans le nombre des journaux il ne s'en trouvât pas un seul défendant véritablement les droits et exprimant les aspirations du peuple.

Ceux qui rédigeaient les feuilles considérées comme les organes du prolétariat, étaient des messieurs ignorant tout des misères de l'ouvrier. Ils écrivaient un article pathétique sur le sort des travailleurs, dans un cabinet rempli de meubles de prix, et d'œuvres d'art, et si un véritable ouvrier en bourgeois, en souilliers percés, sentant la misère, la maladie et la famine, était venu frapper à leur porte, un valet n'eût pas manqué de les éconduire.

D'ailleurs au milieu de leurs phrases creuses, on ne trouvait rien de pratique. Il serait temps que l'homme du peuple parlât de ses affaires personnelles, dans sa propre langue. Alors ses camarades le comprendraient. Les députés sauraient ce qu'ils devraient dire à la tribune : les patrons connaîtraient les aspirations des travailleurs. Et Jean Debâcle essayait de persuader à ses camarades qu'ils devraient fonder un organe à eux, écrit par eux, le seul que voudraient lire les classes pauvres, le seul qui exposerait leurs désirs et leurs besoins. Dans cette feuille, si on donnait des louanges aux véritables démagogues, on démasquerait ceux qui se faisaient un moyen de parvenir de leur prétendu dévouement.

On ne créait pas encore le journal, mais l'idée de Jean Debâcle faisait des progrès, et ses camarades en venaient à penser comme lui ;

— Nos premiers, nos plus grands ennemis, sont ceux qui nous poussent en avant au profit de leur ambition, sans jamais se soucier plus tard du nombre d'outils brisés dans leurs mains, et de vies perdues...

Et avec Debâcle plus d'un répéta d'une voix sourde :

— Nous nous vengerons ! oui, nous nous vengerons !

Et pas un de ceux qui avaient poussé ces hommes à commettre les horreurs de la Commune ne se demandait si l'heure d'une revanche ne viendrait pas, et si, contre leurs anciens chefs ne tourneraient point les misérables qui se considéraient comme trahis.

XV

DANS LA GALERIE.

Parmi les innovations heureuses d'Athanase Besnard, on pouvait en première ligne citer celle de la galerie artistique, qui plaçait à côté des merveilles de l'industrie les productions du génie. On y trouvait peut-être rarement des œuvres de premier ordre, mais il devenait intéressant d'y assister à l'éclosion de talents primesautiers, de suivre la lutte d'une jeune intelligence, d'encourager le travail d'un jeune artiste à qui manquaient les moyens de se produire.

Les galeries du magasin des « Deux Mondes » constituaient une exposition permanente, visitée à toute heure par des femmes élégantes, des hommes intelligents. Disposés avec goût, elle faisait alterner les tableaux et les aquarelles avec les terres cuites et les bronzes.

La blancheur des marbres se découpait sur la verdure des palmiers s'élançant d'énormes vases japonais, ou s'enlevait au milieu de corbeilles d'azalées. Les barbotines à fonds sombres, à fleurs grassement épanouies renfermaient des camélias aux fleurs mates. Du sein de massifs de gardénias on voyait surgir la figure riieuse d'une jeune fille, ou le fin profil d'un berger grec.

Renouvelée tous les trois mois, cette galerie ne perdait jamais l'attrait de curiosité qui y amenait les amateurs.

Athanase Besnard ne manquait pas de visiter la galerie, lors du rangement nouveau des œuvres envoyées.

Aimant les arts et s'intéressant aux artistes, il lui arrivait souvent d'acquérir une toile qu'il avait remarquée, et sans enfourner des sommes énormes dans sa collection personnelle, il y groupait des œuvres fines, originales et charmantes, dont la plupart étaient destinées à des plus-values croissantes, à mesure que grandirait la réputation du peintre qui faisait aux « Deux-Mondes » ses premiers débuts.

On venait de rendre à leurs auteurs les toiles et les sculptures n'ayant point trouvé d'acquéreurs pendant le dernier trimestre, et les œuvres nouvelles, toutes pimpantes dans leurs cadres éclatants, riantes dans la neige de leurs marbres, chaudes des tons vivants de la terre cuite dans ses fleurs, remplaçaient les tableaux et les bronzes anciens.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre Journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par « depuis » le 1er Janvier dernier, et même une file complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{ie}. Editeurs,
104, 106, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse Montréal,